

Les têtes à Papineau : comment peut-on être québécois?

Eunice Galery

Volume 16, numéro 2, août 1983

Regards du Brésil sur la littérature du Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500607ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500607ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Galery, E. (1983). Les têtes à Papineau : comment peut-on être québécois? *Études littéraires*, 16(2), 223–230. <https://doi.org/10.7202/500607ar>

LES TÊTES À PAPINEAU : COMMENT PEUT-ON ÊTRE QUÉBÉCOIS ?

eunice galery

« La raison du plus fort est toujours la meilleure
Nous l'allons montrer tout à l'heure. »

(La Fontaine)

« Parler dans les murs d'un hôpital : est-ce toujours une parole emmurée, hantée par l'aliénation et la mort ? Et si oui, n'expose-t-elle pas alors le malaise constitutif de toute parole ? »

(Julia Kristeva)

Pour ce qui est de l'allusion à la situation du Québec, elle n'est que trop claire pour quiconque s'intéresse un tant soit peu à l'histoire de cette province canadienne, et connaît sa situation avant et après le référendum de 1980, aussi bien que la problématique des deux langues et des deux cultures à l'intérieur du Canada.

Les Têtes à Papineau *, espèce de prophétie ironique concernant l'avenir de ce peuple qui ne se trouve pas très à l'aise dans sa peau, qui s'appelle successivement Français, Canadien, Canadien français, et, finalement, revendique pour lui-même le patronyme de « Québécois » ?

Roman d'une désillusion après tant d'espoirs, cette œuvre s'inscrit comme une reprise exemplaire de la problématique exposée par Jean Bouthilllette dans *le Canadien Français et son double*, où celui-ci affirme que

**Depuis deux siècles, nous ne sommes plus seuls dans notre propre pays.
Non plus qu'en nous-mêmes.**

Quand nous tentons de nous saisir comme peuple ou de nous projeter sur le monde, une présence s'interpose.

Où que nous regardions, infailliblement nous rencontrons l'Autre — en l'occurrence l'Anglais —, dont le regard trouble notre propre regard¹.

Jacques Godbout aurait-il raison de prévoir la fin de la langue française au Québec, île entourée d'un « océan anglophone (où) tout ce qui ne saxonne est un batracien » ?

(p. 123). Serait-il vrai que « les Têtes à Papineau de tous les hémisphères, ou l'une d'entre elles, sont condamnées à disparaître » ? (p. 150)

Suivons d'abord la trace des analogies les plus transparentes, quitte à les laisser ensuite, pour passer à des problèmes plus complexes que nous présente le livre.

Le problème du « colonisé » d'abord : ce Dr. Northridge, de souche française, adopté par une famille anglo-catholique et qui « se fiche de savoir où sont ses racines » (p. 19), n'en est-il pas un bon exemple ? Tout comme le père des « Têtes », qui aime jouer au cowboy, qui songe aux « scènes désertiques et rouges aux confins des prairies américaines » (p. 87), et dont la mère « était née dans le Colorado aux USA, de parents canadiens-français qui n'avaient pu s'adapter. » (p. 88).

Toujours le mélange français/anglais/américain hante la culture québécoise...

Charles Papineau, une des « Têtes », est lui-même un exemple de l'ambiguïté fondamentale qui partage le peuple du Québec entre l'envie de conserver sa langue et sa culture, plongées dans « l'océan anglophone », et l'attirance vers ses voisins, les USA — Charles, dont le nom est à la fois anglais et français, aussi habituel dans l'une que dans l'autre langue, Charles que « le côté gaulois de François (...) horripile » (p. 17), qui « parle anglais sans accent » (p. 96), Charles enfin, la tête qui « saxonne ».

Ensuite, des personnages qui résistent à l'assimilation, à l'anglicisation : la mère du Dr. Northridge, qui « n'acceptait pas la disparition de sa race et l'assimilation de ses concitoyens au grand Tout confédéral » (p. 18) ; Marie Lalonde, la mère des « Têtes » ; Bébé, leur sœur et, finalement, François lui-même.

Il y est aussi question de la Révolution tranquille, du référendum de 1980 et de leurs conséquences. Amalgamer deux cultures dont l'une s'impose à l'autre par le nombre et par l'influence qu'elle exerce sur le monde entier — l'histoire nous le montre avec trop de fréquence pour que nous puissions conserver quelque illusion — signifie la disparition de celle qui se trouve en état d'infériorité : dans *Les Têtes à Papineau* donc, de l'amalgame des deux têtes, il en sortira une

qui ne pourra plus parler ou comprendre le français, et qui ne gardera aucun souvenir de la vie antérieure :

Of course, if you were kind enough to send me the diary *in translation*, I promise you I will study it and send you some feedback. (p. 156 — c'est moi qui souligne).

Le sens politique du roman de Jacques Godbout est bien évident et une des définitions du mot *amalgame*, que l'auteur emploie pour décrire l'opération que le Dr. Northridge fera subir aux « Têtes », a justement une signification politique :

Méthode consistant à englober artificiellement, en exploitant un point commun, diverses formations ou attitudes politiques².

Mais faudrait-il que la lecture s'arrête là ? Est-ce que nous ne pourrions pas, par d'autres moyens, confirmer ou infirmer la thèse de départ ? Est-ce que cette métaphore trop évidente ne cache pas d'autres inquiétudes et d'autres craintes plus profondes ?

Si nous abordons le texte par l'étude de quelques signifiants — surtout les noms propres — nous le verrons peut-être sous une autre lumière.

D'abord, les noms des « Têtes » constituent déjà une piste : Charles signifie « homme » et François, « français ». Papineau, diminutif de Papin, signifie « bouillie » ou « mangeur de bouillie », et encore « écraser, écrabouiller (éventrer), démolir »³. Les personnages charrient donc, dans leur nom, leur destinée : homme français écrasé, éventré, démolé. En plus, nous avons dans un même champ sémantique les mots éventrer et vidanger — et la description qui nous est faite de l'opération qui doit amalgamer les « Têtes » rappelle cette liaison :

L'idée que le Dr Northridge veut explorer est la suivante : *vidanger* la moitié droite de la tête à Charles et la moitié gauche du cerveau de François... (p. 23 — c'est moi qui souligne).

De la tête au ventre... nous reprendrons plus tard cette analogie.

Poursuivant l'étude des noms des personnages, examinons le nom de la mère des « Têtes » : Marie Lalonde, nom tautologique, Marie, la mère par excellence de l'Église catholique, Lalonde, nom qui indique « la localité d'origine », la terre-mère, donc. Cette mère double est doublement mère, soit

pour avoir donné naissance à un enfant à deux têtes, soit pour avoir deux fois accouché.

Le père, Alain-Auguste, où se mélangent français et américain, aime s'appeler « A.A. », comme les américains influents ; Auguste confirmant le désir de pouvoir, et Alain, nom ethnique d'une peuplade de barbare venue de Scythie — les Scythes, homonyme de *site* : « le plus petit élément d'un gène susceptible de subir une mutation ou d'être séparé des éléments voisins par recombinaison au sein du même gène⁴. » N'oublions pas que les « Têtes » se définissent comme « monstre autoritaire » (p. 131). Pourtant, elles ne le sont pas tellement, puisque la résonance du nom de leur père évoquait déjà ce site d'un gène et vient démentir l'épigraphe du roman, « Chaque enfant commence à zéro l'histoire de l'humanité », attribuée (?) à A.D.N., l'acide désoxyribonucléique, le porteur du gène...

Les limites de ce travail empêchent l'étude de tous les noms des personnages : la voie reste ouverte.

Le souvenir de quelques études freudiennes, surtout *L'Inquiétante étrangeté*⁵, *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*⁶ et *Totem et tabou*⁷ viennent renforcer notre interprétation des noms des personnages : dans le *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, il est question, entre autres, d'un tableau au Louvre et d'un dessin conservé à Londres, où

la Vierge est sur les genoux de Sainte Anne, et dans une telle position qu'au-dessous du cou leurs deux corps paraissent confondus. Cette confusion des deux corps est encore plus frappante dans un carton sur le même sujet conservé à Londres. On dirait exactement une femme à deux têtes⁸. (C'est moi qui souligne).

Si nous rapprochons cette image d'une femme à deux têtes de l'interprétation du nom de la mère des « Têtes », nous pouvons conclure que Marie Lalonde reproduit l'image de Léonard, étant, en même temps, la « bonne » mère (dont le thème est repris dans Irma Sweet) et la mère méchante, la mère castratrice, symbole à la fois de vie et de mort :

On pourrait dire que ce sont les trois inévitables relations de l'homme à la femme qui sont ici représentées : voici la génératrice, la compagne et la destructrice. Ou bien les trois formes sous lesquelles se présente, au cours de la vie, l'image même de la mère : la mère elle-même, l'amante que l'homme choisit à l'image de celle-ci et, finalement, la Terre-Mère, qui le reprend à nouveau⁹.

De cette double mère et de ce père qui porte dans son nom quelque chose comme l'annonce d'un gène capable de transformation, nous pourrions dire que c'est presque naturel qu'ils donnent naissance à un enfant bicéphale...

Le thème du double est étudié dans *l'Inquiétante étrangeté* : vu dans les civilisations anciennes comme symbole de vie, le double se transforme plus tard en signe de mort — et quoi de plus inquiétant que le double auquel nous sommes soudés, qui nous suit et nous poursuit partout et tout le temps ? Cette sorte de cauchemar nous conduit aux observations de Freud :

La création d'un pareil redoublement, afin de conjurer l'anéantissement, a son pendant dans un mode de figuration onirique où la castration s'exprime volontiers par le redoublement ou la multiplication du symbole génital¹⁰.

En n'en doutons pas : les « Têtes » se considèrent ainsi, du moins elles prennent de cette manière leur image multipliée :

Pour nous consoler nous imaginons ces statuette sur la table de nuit de toutes les vierges du pays. Une minute de silence. Vous entendez ce murmure masturbatoire léger qui gronde ? Soit, papa touche deux gros sous pour chaque symbole phallique vendu... (pp. 17-18)

D'autre part, le rapport ambigu des « Têtes » avec leur double mère est noté, non sans ironie, dans leur rapport avec Irma Sweet, actrice française au nom anglais, dont le prénom ne laisse pas de rappeler la mère, puisque Irma dérive de l'allemand Ermengard : « ancien nom de baptême féminin, resté comme matronyme »¹¹. Irma Sweet, la « douce mère »,

nous offre le lait et le miel. De grenouilles nous devinmes têtards. Phénomène de régression, nous apprit plus tard notre psychanalyste, nous voulions, paraît-il, retourner dans le sein maternel ; (p. 128)

Poursuivant la même ligne de raisonnement, voilà que les « Têtes » cherchent à remplacer leur père — devenant ses rivaux par une sorte de glissement de l'objet de leur désir vers les femmes que leur père convoite, les Dippydou qui croisent leur chemin :

Nous avons ainsi, sans que maman l'ait jamais su, épié papa sur le sentier des conquêtes puis dépassé dans les virages (pp. 137-138).

Cette rivalité avec le père manifeste tout le problème œdipien, comme le souligne Milner :

Chez le petit garçon cette privation fantasmée, projetée dans l'avenir, évoque une menace émanant du père et visant à interdire dans la phase d'Œdipe le désir sexuel dirigé vers la mère. La peur de la castration est en somme l'autre

face de la situation œdipienne. (...) La menace de castration désigne le point névralgique de la rivalité avec le père, elle résume toutes les menaces contre l'intégrité du moi¹².

François, plus que Charles, ressent ces menaces contre l'intégrité du moi, puisqu'il laisse à son frère les initiatives de séduction :

C'est Charles qui avait alors mission de nous mettre en train. (...) Il écrivait des poèmes érotiques pour que François se laisse embarquer. (...) « Je suis le tambour de sa libido ! » ajoutait Charles. (p. 138)

La rivalité avec le père est évidente aussi dans le plaisir que trouvent les « Têtes » à se vanter d'être devenus des idoles :

— Pourtant, docteur, il y a en Corée une secte qui nous a choisis comme divinité... (...) J'ai même entendu dire que quelque part en Afrique une tribu nous a incorporés dans sa lignée. (p. 21)

Ici encore il faut rappeler ce que dit Freud dans *Totem et Tabou* : « La psychanalyse nous a montré que l'animal totémique est, en réalité, une substitution du père... »¹³ D'autre part, comme il est fréquent dans les tribus qui cultivent la croyance dans les totems, manger l'animal totémique signifie acquérir ses qualités. C'est ainsi que Charles devient le rival, non seulement de son père, mais aussi de sa tête jumelle, qu'il veut anéantir :

Charles a fait, il y a huit mois, une première crise d'anthropophagie.

Il cherchait à mordre l'oreille de François, à lui manger le nez. S'il avait pu tourner la tête, soutient-il, il aurait tenté d'avalier François tout entier. (pp. 129-130).

Depuis le début du roman, Charles est le meneur du jeu : c'est toujours lui qui fait valoir sa volonté, c'est lui qui n'hésite jamais devant les conséquences de l'opération :

— Il se peut, dit Northridge, qu'après l'opération vous ne puissiez plus écrire du tout. Vous le savez ?

— Ça m'est égal ! lança Charles.

— Vous n'ébranlerez pas mon confrère, dit François, rien de ce qu'il a vécu à ce jour ne l'intéresse. Il voudrait même n'avoir aucun passé. Il désire devenir un homme neuf, il aime aussi inventer des univers inconnus. Ce n'est pas Charles que vous surprendrez à biner le jardin familial.

— Je ne crois pas aux traces, dit Charles, nous avons payé assez cher, il me semble, notre filiation aux Papineau. Je ne veux plus avoir de père ni de mère. Nous serons conçus par laser cette fois...

— Un jour, dit François se tournant vers le docteur, vous reconnaîtrez le Beaupré qu'il y a en vous.

— Et vous souhaiterez l'étrangler ! ajouta Charles (p. 22)

Et, à la question de Bébée, qui leur demande s'ils avaient déjà choisi,

— Oui, répond Charles.

— Non, répond François. (p. 148)

C'est bien François qui, tout le temps, a peur de se voir supprimé :

Et quelle conscience aurons-nous ? Quelle mémoire ? Les racines nerveuses remplaceront-elles nos racines nationales, familiales et sociales ? « Je m'en fiche complètement », dit Charles. Mais pas François. (p. 29)

et encore :

— Il se peut, répond François, que nos rêves cèdent la place à un nouveau délire, tout simplement. Et puis je n'ai plus vraiment envie d'écrire qu'une seule phrase en épilogue : « Je ne veux pas mourir », et François, la main hésitante au-dessus du clavier ajoute, songeur : « mais je sais que c'est inutile. » (p. 145)

Il avait bien raison, François, car l'être qui sort de la salle de chirurgie et qui signe Charles F. Papineau, « en souvenir », tout comme le faisait le Dr Northridge, n'est plus bicéphale, ni bilingue : malgré toutes les précautions, une des têtes a été supprimée dans ce à quoi elle tenait le plus : sa langue. Et être privé de sa langue, n'est-ce pas subir une castration ?

Pour conclure, à la manière de Godbout, « there is no one left to be blamed for what happened, *is there ?* »

Universidade Federal de Minas Gerais

Notes

- * Godbout, Jacques, *Les Têtes à Papineau*, Paris, Seuil, 1981, 156 p.
- ¹ Bouthillette, Jean, *Le Canadien Français et son double*, Montréal, Éd. de l'Hexagone, 1972, pp. 17-18.
- ² Dictionnaire Petit Robert, Paris, Société du Nouveau Littré, 1981.
- ³ Dauzat, Albert, *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France*, Paris, Larousse, 1980.
- ⁴ Dictionnaire Petit Robert, déjà cité.
- ⁵ Freud, Sigmund, « L'Inquiétante étrangeté », in : *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, trad. de Marie Bonaparte et E. Marty.
- ⁶⁷ *Id. Obras completas*, Madrid, Éd. Biblioteca Nueva, 1973, 3^e éd., 3 vols, trad. de Luis Lopez-Ballesteros y de Torres.

- ⁸ Milner, Max, *Freud et l'interprétation de la littérature*, Paris, SEDES/CDU, 1980, p. 190.
- ⁹ Freud, Sigmund, « Le Thème des trois coffrets », in : *Essais de psychanalyse appliquée*, pp. 102-103.
- ¹⁰ Freud, Sigmund, *L'Inquiétante étrangeté*, p. 187.
- ¹¹ Dauzat, Albert, *op. cit.*
- ¹² Milner, Max, *op. cit.*, pp. 260-261.
- ¹³ Freud, Sigmund, *Obras completas*, p. 1837, T. II.